

Jean-Baptiste VIDALOU,
Être forêts - Habiter
des territoires en lutte,

Paris: Ed La Découverte,
 label « Zones », 2017.

« La seule question que j'ai à poser à la forêt ce n'est pas : quelle est ta figure et quels en sont les contours ? La seule question que j'ai à poser à la forêt c'est : quelle est ta puissance ? C'est-à-dire : jusqu'où iras-tu ? »
 Gilles DELEUZE, Cours à Vincennes.

À Bure, mi-août 2016, dans le bois Lejuc, la forêt a riposté. S'est vécu là un moment d'une rare intensité. Pour défendre ce bois communal, la principale action entreprise fut la démolition du « mur de la honte » que l'Andra (l'Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs) avait commencé à ériger afin de protéger son projet apocalyptique d'enfouissement de déchets ultraradioactifs. Ce sont donc 3 800 tonnes de béton armé qui se sont ainsi joyeusement fait abattre sur plus d'un kilomètre. « La forêt vivra, Andra dégage. » Comme le résumait un des habitants qui résiste : « Le bruit des arbres qui craquent sous les assauts de leurs machines nous est insupportable. » Un autre habitant disait quant à lui cette vérité minimale mais des plus juste : « J'ai l'impression que l'occupation de la forêt a comme ouvert un monde, libéré des possibles, aussi modestes soient-ils. » Parce que, évidemment, au milieu des étendues désertiques des champs de céréales à perte de vue, au milieu de ces plaines où tournent les parcs éoliens disposés à l'entour du site si « architecturé » de l'Andra – avec pourtant ses déchets radioactifs « mis sous le tapis », ses barbelés et ses vigiles –, à côté des villages sans vie et de leurs lampadaires design à ampoules led « gracieusement offerts » par l'Andra en contrepartie du fait d'avoir à vivre à côté de ses

189

Être forêts

déchets pour des milliers d'années. Oui, ce bois communal apparaît comme la seule chose qui ait encore un sens, la seule chose qui soit traversée par du réel. « On y flâne, on y chasse, on y fait les affouages, on y cueille... il fait partie de notre vie. » Ces usages, ces liens mêmes, qui partout ailleurs ont été rasés ou n'existent plus qu'à titre de souvenir, en effet ils sont là, *éminemment* là. Et c'est aussi et surtout cela que les habitants défendent, ce réel encore debout, cette possibilité vitale. « Ce que nous vivons dans cette forêt, c'est la possibilité d'un front qui s'agrandit, non seulement contre la poubelle atomique, mais contre le désert qui partout l'accompagne. »

Ailleurs, des camarades occupent et défendent le bois des Avanières, dans la forêt des Chambarans, contre le projet de Center Parcs de Roybon. Il y a là, pour eux, à travers l'expérience de la lutte, au contact même de la forêt, une connivence qui s'élabore, un lien commun qui se tisse entre eux et les espaces qu'ils habitent. Face à l'entreprise Pierre et Vacances – dont le but absurde est d'implanter, sur 220 hectares de propriété, dans le sud de l'Isère, une grande bulle tropicale chauffée toute l'année –, leur vision à eux, leur perception de la forêt tendent, évidemment, vers un tout autre espace. Justement une zone libérée, où se crée cette chose assez forte, assez belle, de l'ordre d'un enchevêtrement entre un certain art de vivre et un art de se battre, de défendre cette forêt. Parce que quelque part, oui, ils sont cette forêt. Ils sont entrés dans un devenir commun. *La raser, ça serait les raser.* Voilà qui est incompréhensible pour une perception dont le monde n'est qu'« aménagement du territoire ». Au bout de deux ans d'occupation, ils sont un petit nombre à vivre sur place soit dans un habitat en dur, à la Marquise, une maison forestière occupée, soit dans des cabanes et des constructions en forêt. Depuis leur bataille contre le projet, qui semble d'ailleurs finir dans les cartons, ils ont tiré quelques éléments stratégiques : « Comment va-t-on acquérir une connaissance du terrain qui sera nourrie de tous ces rapports, matériel, imaginaire, sensitif, et qui en retour nourrira notre résistance ? Comment forcer notre avantage ? Car cette forêt, on commence à la connaître, on la vit et d'une tout autre manière que

190

La forêt débord

les flics qui vont appliquer ici une stratégie faite de méconnaissance. Il y a vraiment un rapport de guérilla, celle des maquisards qui connaissent leur terrain... Plus le lieu est vécu, plus tu gagnes en intensité de présence au lieu et de présence au monde. »

C'est une leçon qui vaut ailleurs. Qu'est-ce qui fait que cette *connivence*, qui n'est pas que stratégique mais très existentielle, force à penser tout autrement les liens que nous agaçons aux mondes, les liens que nous tissons entre les espaces et les êtres qui les habitent ? Car, et c'est peut-être la première vérité d'un dehors rejoignable, il n'y a pas là de séparation entre nous et le monde, entre moi, les objets, les êtres. Tout cela est enchevêtré. Profondément entrelacé. Et c'est bien en cela que ces « résistances au progrès », cette « opiniâtreté », cette « violence », dont parlent froidement les experts en contre-insurrection, ont quelque chose de *magique*, parce qu'elles sont liées. Liées à une histoire, à des imaginaires qui nous font vivre, nous sont intimes.

La guerre de l'époque se décline désormais sur cet axe politique fondamental. D'un côté, des êtres liés à leurs territoires, prêts à les défendre, et, de l'autre, des êtres détachés de tout, mais sans cesse mobilisés – à quoi, si ce n'est à produire du vide ? Finalement une *guerre entre deux perceptions ennemies du monde*. Une guerre entre ceux qui, depuis leur vision abstraite, prétendent réduire le réel à de l'économie et ceux qui, depuis une perception sensible, partent de là où ils habitent et tentent de se lier à la réalité qui les traverse. La « déforestation » dont s'indignent tant de bonnes âmes n'est que l'euphémisme qui cache cette guerre-là. Aussi, chaque lutte que l'on dit « territoriale » n'est pas un nouveau champ sociologique qui aurait remplacé les luttes de classes, mais avant tout une brèche surgissant au sein de ce présent gouvernement unique de la planète. Et pour ceux qui ont pris le parti d'habiter cette brèche, une occasion de se tenir ensemble, debout, à même les phénomènes, comme de s'ancrer physiquement, en profondeur.

Ce qui se joue à travers ces brèches est une tout autre idée de la vie. Et qui voit par exemple dans la forêt non une ressource à extraire, un *vide* à conquérir mais bien plutôt une réalité sensible, un *plein* à habiter. Cela même qui apparaît dans l'entrelacement

191

des mondes qui la composent et l'affectent. Certes, le pouvoir connaît la forêt. Il prétend la connaître très bien même, il a formé en France tout un corps de métier fait d'ingénieurs et de militaires dans ce but. Un corps d'État qui a fait ses armes sur le terrain, dans les colonies comme dans les différentes régions de France – la France, cet État forestier et policier par excellence. Un corps vieux de sept siècles, depuis l'administration des Eaux et Forêts jusqu'à l'ONF, qui l'analyse, la mesure, l'exploite. Mais il la connaît depuis un rapport étranger au monde, fait de plans, de cartes, de comptes. D'ailleurs, le savoir « scientifique », dont il se targue d'être l'universel détenteur, n'est que l'ablation de toute intelligence sensible.

Peter Wohleben, forestier allemand et auteur du générique livre *La Vie secrète des arbres*, décrit cela assez sensiblement lorsqu'il affirme que le sol est une chose des plus « obscure » pour les experts. À ce point que la vie des sols forestiers est moins explorée que la surface de la Lune ! Pas étonnant que la sylviculture un peu honnête admette aujourd'hui l'étendue de son ignorance face aux arbres, à leur singularité propre, à leurs relations au sein de leur milieu de vie. Par exemple, le système racinaire et sa symbiose avec les filaments souterrains des mycéliums, la façon dont les arbres se reposent les uns sur les autres, communiquent entre eux, s'alertent d'un danger, tout cela reste une énigme pour cette science. Comme d'ailleurs pour certains agronomes qui admettent, eux aussi, leur incapacité à appréhender l'architecture biologique des sols et posent, à présent, la nécessité d'ouvrir de vastes pistes d'étude. Toutes deux, la sylviculture et l'agronomie, se sont bornées pendant des siècles à ne voir dans la forêt ou les sols que de la matière passive, des objets mécaniques, simples supports offerts à produire, produire et encore produire. Alors évidemment, aujourd'hui, tout reste à penser et à faire pour simplement commencer à regarder un sol.

À l'opposé de la vision économique, il s'agit de saisir la forêt comme un *lien qui s'éprouve*, qui doit être habité, sensiblement. Ceux qui, autrement qu'en pures gestionnaires, entrent en forêt le savent. Ils le savent par connivence. Entre connaître et être de connivence, il y a tout l'écart entre un savoir universel sur le

sauvages, qui construisent avec des camarades une cabane qui accueillera l'enfantement de la lutte.

Lorsque le monde se donne dans sa texture particulière, il cesse d'être cette chose extérieure, abstraite, homogène, mesurable et gérable à souhait. Je vois et je suis vu, je touche et je suis touché, irisation réciproque, tout est lié, affects communs. Mais cela encore n'apparaît que sur le fond d'une hostilité économique générale. De la grâce des circaètes que je vois revenir chaque année au même endroit et planer au-dessus de ces champs, pas n'importe quels champs, mais ces champs-là, gonflés de blé, qu'un ami paysan a semé à l'automne, à ces mouvements d'ailes sans efforts, ascendant au-dessus de la terre chauffée par le soleil, de tout ça, de ces mondes, le gestionnaire, lui, en réduira la vitale profusion en une simple question : Combien ? Combien êtes-vous prêts à payer pour sauver ces oiseaux des pales des éoliennes ? Combien de crédits ? Combien de compensations ? De cette succession bleutée de crêtes et de vallées, de ces montagnes découpées en *serres* et *vallats*, des amis que je sais habiter dans cette forêt de châtaigniers, au tournant de ce chemin, plus haut encore et là précisément où nous avons passé tant d'heures à palabrer, ce lieu précis où les enfants avaient escaladé un château en ruine, de toutes ces montagnes et leur irréductible mémoire camisarde, de ces coins de forêt où aller chercher les giroles ou ramasser des châtaignes, que pourraient bien y voir le manager d'un parc ou l'énergéticien ? Ils n'y verraient que des « sites naturels à gérer » et des « cubes de bois à extraire ».

À même l'expérience sensible, la forêt n'est pas la forme vide, la surface continue, qu'il s'agirait de définir en terme d'« étendue d'arbres », de « ressource en biodiversité ». Non, la forêt, c'est une *manière de se tenir*. Deleuze nous y pousse dans un beau passage de l'un de ses cours sur Spinoza. La question qu'il convient de poser à la forêt, comme à nous-mêmes, est celle-ci : jusqu'ou es-tu capable d'aller ? Jusqu'ou porteras-tu tes nouvelles pousses ? Jusqu'ou te propageras-tu ? Non pas comme la question d'une limite géographique ou identitaire, mais comme celle d'une *puissance qui grandit*. La forêt est une « limite dynamique » et non la « limite-contour »

monde, réparti d'avance, foncièrement homogène, et des liens qui s'agencent, à même la rencontre, à même les usages, révélant une pluralité toujours *hétérogène*. Le propre de la connivence est de ne pas s'extraire du monde. Au lieu d'objectiver le rapport, elle le replie sur lui-même et le rend intime, complice, immanent. Entre les lieux, entre les êtres, les usages, les bêtes, les plantes, le paysage. Marcher en forêt, y couper du bois de chauffage – le beau mot d'*affouage* –, de construction ou d'ébénisterie, trouver les arbres d'une future charpente, glaner des branches mortes, ramasser les champignons ou les châtaignes, chasser, cueillir des plantes, transformer en pleine ville une friche en un jardin-forêt, ou une jungle dans un jardin ouvrier, construire des cabanes, y tenir réunion, se battre avec elle, la faire surgir au cœur de la métropole, être forêts... Cela s'éprouve, cela s'éprouve sensiblement, sur un mode tel que la vie ne peut plus être séparée des êtres et des choses, et y acquiert ainsi une tout autre consistance. « Je » ne suis qu'à travers le « monde » qui m'affecte, et réciproquement. Quelque chose de l'ordre d'une *incarnation réciproque*. « Toucher l'épaisse peau d'un arbre, c'est donc, dans le même temps, faire l'expérience de sa propre tactilité, c'est se sentir touché par l'arbre ».

Certains disent que, lorsqu'on perd la chair d'un monde, on perd aussi la capacité du langage. Et ce n'est pas peu dire à l'heure où le ravage de la Terre semble à ce point étendu qu'il atteint les manières de voir et de penser, qu'il touche la façon même de se rapporter au monde comme si on n'y était absent. Et ce n'est pas la moindre des vertus d'une forêt que de livrer aux corps qui s'y donnent cette expérience première de la *présence*. À même les phénomènes, la sensation de la forêt qui me regarde, comme moi qui regarde la forêt, n'est pas une tournure de phrase mais bien une réalité irréductible, la sensation d'être présent au monde, pleinement là, sans reste. Cette espèce d'affection débordante qui survient aussi, par exemple, à ceux qui se tiennent ensemble lors d'une émeute, qui festoient lors d'un carnaval des enfants

1. David ABRAM, *Comment la Terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, « Les empêchements de penser en rond », La Découverte, Paris, 2013, p. 96.

d'où on ne sait quelle substance homogène, elle n'a pas d'autre limite que sa propre puissance. Elle est affect. Elle est action. Elle *débord*. Par elle, les corps se délestent de leurs attributs, deviennent légers et y trouvent une détermination des plus *bondissantes*. « En campagne, soyez rapide comme le vent, lorsque vous avancez par petites étapes, majestueux comme la forêt, dans l'incursion et le pillage, semblable au feu, à l'arrêt, inébranlables comme les montagnes. Aussi insondables que les nuages, déplacez-vous comme la foudre ». Là, la lutte n'est plus cet instant séparé de la vie, elle est la réarticulation des actes et des idées, le réagencement entre moi et le monde. Quelque chose comme un devenir élémentaire.

Les luttes de notre temps touchent juste lorsque cette tension entre les différents attachements au monde et les différentes manières de les défendre s'exprime d'un seul geste. Et s'il existe bien une guerre aux vivants menée par l'économie, c'est au niveau de la déchirure de cette tension existentielle qu'elle se mène. Et c'est de là qu'elle tire sa force de neutralisation et de mutilation. Par exemple, un chêne dans une forêt peut être vécu de différentes façons, au sein des innombrables perceptions des innombrables mondes de cette forêt. Pour le renard, ses racines pourront être un abri, pour la chouette ses branches se donneront comme un perchoir, pour un écureuil ce chêne sera une suite de trempins, pour la fourmi un formidable garde-manger et un territoire gigantesque dans lequel cheminer, pour le bostryche une occasion de pondre et nourrir ses œufs sous l'écorce, pour le pic de quoi se repaître d'insectes et de vers, pour les mousses et les champignons un formidable réseau de racines et de réserves d'eau, pour l'enfant ce chêne pourra avoir la forme d'un démon ou être la possibilité de construire une cabane, pour le bâtisseur peut-être une future poutre de charpente ou un meuble, pour un flâneur l'occasion de rêver sous la protection de son ombre, pour un habitant le lieu opportun pour monter une vigie à un endroit stratégique d'une forêt à défendre, le souvenir de ses premiers ébats amoureux. Pour d'innombrables êtres, ce chêne, cette forêt constituent bel et bien

2. Sun TZU, *L'Art de la guerre*, « Champs Essais », Flammarion, Paris, 1972, p. 143.

Être forêts

une prolifération de perceptions par lesquelles les gestes et la vie prennent forme et font monde. Mais il y a une sorte d'humain pour qui ce chêne ne représente qu'un objet extérieur, pour qui cette forêt n'est pas un ensemble multiple de configurations, mais une et une seule chose, non un monde mais une unique ressource de matières premières, un obstacle à raser dans sa doctrine contre-insurrectionnelle. Quelque part, dans un quelconque bureau sordide, quelqu'un a planifié ce ravage des manières d'être. Sa fonction ne tient que par la *négation systématisée* de l'existence de toutes les autres perceptions du monde et jusqu'à la possibilité même de continuer à avoir des perceptions singulières de ce monde.

Le ravage du sensible n'est pas produit au nom de l'Humain, de son Progrès, de sa Civilisation, sans être le fait, très précisément, d'une certaine figure hégémonique de l'humain, ce que nous avons appelé ici la figure de l'« Ingénieur » ou du « gestionnaire ». Figure plutôt paradoxale, qui possède la plus réduite perception du monde, mais qui pourtant affirme rendre son atrophie universelle. Comme si, pour comprendre le chatolement des êtres et des choses, ne nous restaient plus que les lunettes bigleuses de l'individu dont l'existence est la plus inapte du règne vivant à voir quoi que ce soit en dehors de son « champ d'expertise ».

Que partout, sur toute l'étendue de la Terre, cette incapacité sensible se soit imposée comme dominante, voilà bien la catastrophe. Et pour ceux pour qui le monde a encore un sens, l'exigence d'un choix. Car il faudra bien un jour choisir entre des attachements à la vie et ceux qui prétendent la détruire, au nom d'un universel arrachement. C'est la seule politique qui vaille la peine d'être vécue.

*Constituer des lieux,
Des lieux abrupts et pourtant praticables
Des lieux rapides mais qui savent se faire immobiles
Des lieux d'une extrême exigence mais aussi d'une folle légèreté
Où quelque chose commence à grandir
Commencer à parcourir la forêt, à entrer en forêt, c'est quitter tout un ordre
L'ordre des chiffres, des mesures, des lois gravées dans le sol*

La forêt déborde

*Faire consister une force commune, se tenir ensemble
Des racines dans le ciel et le vent qui nous portent
S'ancrer, oui
Se propager, oui
Être forêts
Nous en avons plus qu'assez du monde de l'économie et de ses ingénieurs
Nous lui préférons un tout autre espace
Il y a de la forêt partout, partout où de l'hétéroclite surgit, nouveaux sauvages, aux gestes élanés vers un dehors enfin désirable
Se dresser, faire relais, dans le même mouvement
Qu'on se le dise, la forêt n'est pas un gisement de biomasse, une réserve de biosphère, un puits de carbone, c'est un rapport au monde
Et si dans les esprits ressurgissent les Communies, tout un peuple des forêts, ce n'est pas pour être fanémasés mais pour exercer une mémoire opérante, affûtée pour le présent
Quant aux prêtres de la Civilisation, ceux-là mêmes qui voudraient venir nous donner des leçons d'écologie de cabine, nous n'embarquerons pas dans leur « vaisseau spatial terre »
Nous ne nous laisserons plus gouverner
Nous sommes la forêt qui se défend*